*vaincre que, sauf le nom, sur lequel il ne me restait plus que des doutes, elle pouvait se rétablir ainsi... »*

*Ainsi, bien qu'il se soit mis l'esprit à la torture, Vidocq n'a pas fait beaucoup d'efforts, et, contrairement à Sherlock Holmes, il ne rougit pas d'avouer qu'il a* deviné. *Tout ce qui, dans les* Mémoires *pourrait se rattacher à de vrais souvenirs n'offre aucun caractère nettement* déductif. *Au contraire, tout ce qui pourrait révéler une subtilité analogue à celle des princes de Sarendip est évidemment parti d'une main étrangère. L'anecdote des fers retournés se trouve dans un passage manifestement interpolé; en tout cas le héros est un autre que Vidocq, et l'on n'y met guère en relief la part du raisonnement, et les quelques allusions à la physiognomonie ne sont guère concluantes. Si par exemple notre limier déclare :*

*« Souvent, à l'inspection d'une seule pièce du vêtement, j'aurais plus tôt deviné un voleur de pied en cap que notre célèbre Cuvier avec deux maxillaires et une demi-douzaine de vertèbres n'aura reconnu un animal antédiluvien, fût-ce un homme fossile. Il y a dans l'accoutrement des larrons des hiéroglyphes que l'on peut déchiffrer avec plus de certitude que celles dont M. de Figeac se vante de nous donner l'interprétation* ad aperturam libri [1]. »

*Il est clair que l'allusion à Cuvier, aussi bien que l'allusion à Figeac et aux hiéroglyphes et la citation latine, ou le fait de citer les noms de Lavater, Gall et Spurzheim quelques lignes plus loin sont le fait de l'adaptateur. Si réellement Vidocq était capable de l'exploit qu'on lui attribue, cela prouve simplement qu'il connaissait admirablement les voleurs; il avait dans la tête une espèce de catalogue anthropométrique de la pègre, et en apercevant un vêtement, il se rappelait immédiatement sur le dos de qui il l'avait déjà vu. C'est un fait de mémoire, comme dans le cas de l'indigène australien cité par M. Lévy-Bruhl; c'est Vidocq qui joue le rôle du sauvage et L'Héritier celui du civilisé interprétateur. Le fait même de l'interprétation n'en est pas moins remarquable et s'ajoute à la série des faits analogues déjà étudiés pour montrer comment les histoires policières formaient un terrain de plus en plus propice à l'application des raisonnements de ce genre.*

*En résumé, les* Mémoires *de Vidocq nous apparaissent comme une œuvre hybride et difforme, mais singulière et curieuse, qui nous offre un exemple d'élaboration de la réalité souvent assez semblable à celui que fournit l'œuvre balzacienne. On pourrait presque dire que Descombes, ou L'Héritier, ont mâché la besogne à Balzac, ou si l'on veut employer une comparaison moins vulgaire, qu'ils lui ont frayé la route. Balzac, fabricant de romans, longtemps camarade des fabricants de mémoires, n'aurait-il eu qu'à transposer la technique de ces mémorialistes dans le roman pour inaugurer quelques-unes des nouveautés dont on lui attribue l'invention ?*

*En tout cas il n'est pas douteux que ces* Mémoires *de Vidocq, généralement peu prisés des critiques, ont exercé de bonne heure et continué à exercer pendant longtemps une influence considérable sur beaucoup de littérateurs, qui n'étaient pas tous de second plan : outre Dumas et Eugène Sue, il faudra faire une place d'honneur parmi eux à Hugo et à Balzac; et c'est pourquoi il nous faudra encore parler des exploits vrais ou faux du physionomiste de la rue de Jérusalem ».*

[1] XLVI ou XLV suivant les éditions. *Cf.* aussi XXI « Sous ce travestissement j'étais tellement sûr de déconcerter le savoir physiognomonique des observateurs de la rue de Jérusalem... » simple effet de style de la part du rédacteur.

---

# MADAME LAFARGE
## ÉCRIVAIN

par

JEAN DE KERDÉLAND

*Homme de lettres, Paris*

*M^me^ Lafarge, la sombre héroïne du Glandier ! Après plus d'un siècle écoulé, l'opinion publique, entretenue par d'innombrables études consacrées à l'empoisonneuse, continue de se passionner pour cette curieuse figure de criminelle qui mérite, à coup sûr, de prendre place en bon rang dans la galerie des « femmes fatales ».*

*Si, à notre tour, nous ajoutons quelques pages à cette immense littérature* lafargienne, *à cette débauche, à cette orgie de livres, d'articles, de pièces de théâtre et d'écrits de toutes sortes inspirés par celle qu'on nomma « la Madone de l'Arsenic », c'est que nous nous proposons d'examiner l'un des aspects les plus mal connus de son étrange personnalité : son talent d'écrivain.*

*L'incontestable valeur de son œuvre littéraire eût été amplement suffisante pour conférer la notoriété à M^me^ Lafarge — voire la célébrité. Elle s'est rendue célèbre à*

*d'autres titres, éclatants mais sinistres, et l'intérêt qu'aurait pu éveiller l'écrivain s'est trouvé totalement éclipsé par l'intense curiosité que la criminelle suscita. Ainsi les annales du Crime se sont enrichies, au détriment, sans doute, des annales littéraires.*

*Le cas de Mme Lafarge est d'ailleurs loin d'être isolé: nombreux sont les transfuges des Lettres ou de l'Art dont le nom ne nous est parvenu que souillé par l'infamant verdict du tribunal, alors qu'il aurait pu trouver place, en d'autres circonstances, dans les florilèges et les anthologies. Les rapports du génie et de la folie ont fait l'objet de travaux nombreux — dont les conclusions, au reste, demeurent fort discutables* [1] *— mais on ne s'est guère préoccupé de la parenté qui peut lier les dispositions artistiques aux tendances criminelles. Il s'offre là, pourtant, une ample matière à méditations pour le philosophe et le savant. Aux côtés de Mme Lafarge, on pourrait évoquer l'inquiétante et pittoresque silhouette de l'Anglais Eugène Aram, parfait lettré, philologue éminent, qui fut exécuté à York, en 1760, pour un ignoble assassinat; celle de Thomas G. Wainewright, peintre, critique d'art et poète, qui fut l'ami de William Blake, de Charles Dickens, de Thomas de Quincey, et mourut au bagne d'Australie (1852), après avoir volé la Banque d'Angle-*

Madame Lafarge

[1] Dans son célèbre ouvrage, *L'homme de génie*, le criminaliste italien Cesare Lombroso classait parmi les aliénés la plupart des gloires consacrées; la « déformation professionnelle », chez lui, était manifeste. Sans aller aussi loin, d'autres spécialistes (Moreau de Tours, Max Nordau, Lelut, Etienne Rabaud, J. Grasset, etc.) ont établi l'existence de tares psychiques plus ou moins graves chez beaucoup de supérieurs intellectuels. Parmi les victimes de leur scalpel, on peut citer, pêle-mêle: Pascal (névropathe visionnaire), le Tasse (lypémaniaque), Newton (mort fou), J.-J. Rousseau (persécuté persécuteur), Nietzsche, Schopenhauer, Swift, Hoffmann, Edgar Poe, Thomas de Quincey, Bernardin de Saint-Pierre, Alfred de Musset (alcoolique, toxicomane, halluciné), Baudelaire (paralysé général), Flaubert (psychonévrosé), Auguste Comte (demi-fou avec accès dangereux), Gogol, Dostoïewski (épileptique et halluciné), Tolstoï, Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aurevilly, Gérard de Nerval, Maxime du Camp, Alphonse Daudet, Guy de Maupassant, etc.

*terre et empoisonné quatre personnes*[1]*; celle, aussi, de Percy Lefroy — encore un Anglais — journaliste et auteur dramatique, pendu à vingt-cinq ans (1881), pour le meurtre d'un riche rentier qu'il avait égorgé et dévalisé dans l'express de Brighton.*

*En France, on pourrait encore évoquer l'ombre du fameux Lacenaire, poète de talent, escroc, bandit et assassin à ses heures, qui fut guillotiné en 1836, ou celle, plus étonnante encore, du notaire mâconnais Sébastien Peytel.*

*Peytel avait fondé une feuille littéraire et il comptait parmi les propriétaires du journal* Le Voleur *d'Emile de Girardin; son pamphlet intitulé* Physiologie de la Poire *avait amusé tout Paris aux dépens de Louis-Philippe; Lamartine, Balzac, Gavarni, Louis Desnoyers l'aimaient fort et le poète du* Lac *lui avait même servi de témoin lors de son mariage... Las! derrière le brillant journaliste, le mordant pamphlétaire, l'éblouissant causeur dont les saillies égayaient le boulevard, il y avait un assassin — et Peytel, meurtrier de sa femme enceinte et de son domestique, monta sur l'échafaud le 28 octobre 1839, trois mois avant « l'affaire Lafarge ».*

*La série n'en finirait pas, des écrivains criminels: après le coup de revolver du pauvre grand Verlaine (1873), voici le jeune Henry Chambige, romancier de vingt ans et disciple de Paul Bourget, auteur d'un roman « psychologique »,* La Dispersion infinitésimale du Cœur *(!!) qui tue sa maîtresse de deux balles à la tempe; voici encore la petite-nièce de Napoléon, Marie-Laetitia de Rute, et sa secrétaire Charlotte, femmes de lettres toutes deux, rédactrices d'une revue sans lecteurs,* Les Matinées espagnoles, *et protagonistes d'un vaudeville ensanglanté au cours duquel le professeur Régis Beloeil — grand amateur de littérature, lui aussi — est sérieusement blessé... Enfin, pour en terminer avec cette revue — très succinte — des « gens de lettres » assassins, citons deux noms seulement, deux noms qui s'étalaient, naguère encore, à la première page de tous les journaux: Mme Bessarabo et la « baronne » de Wagner-Bousquet, « impératrice des îles Galapagos ».*

*Mme Bessarabo, féministe à tous crins, se piquait de littérature. Elle avait écrit plusieurs volumes et possédait un « salon littéraire ». Elle avait aussi un mari, commissionnaire en marchandises, avec lequel elle ne s'entendait point. Le 31 juillet 1920, elle le trucida proprement pendant son sommeil puis, aidée par sa fille, elle mit le cadavre dans une malle pour l'expédier à Nancy.*

*La pseudo-baronne de Wagner, quadragénaire au tempérament volcanique et aux cheveux platinés, avait été actrice, parfumeuse, antiquaire et une douzaine d'autres choses moins honnêtes — mais elle se targuait, avant tout, d'être écrivain et journaliste. On le vit bien lorsqu'elle se fut proclamée impératrice des îles Galapagos, en 1932, et qu'elle se mit à inonder la presse mondiale d'interminables articles signés* Franke. *Installée à Floréana, l'une des plus grandes îles de l'archipel des Galapagos, à un millier de kilomètres des côtes équatoriennes, elle avait amené avec elle, dans ce nouvel Eden, plusieurs amants de rechange. Elle en fit périr deux et fut massacrée à son tour. Le journalisme avait perdu l'un de ses plus curieux représentants et les Galapagos retournaient à la solitude.*

*Nous sommes loin, pensera-t-on, de Mme Lafarge. Non pas. A travers cent années, l'empoisonneuse du Glandier rejoint l'impératrice des Galapagos. L'une, en 1840, rêvait de « partir pour Smyrne » — c'était l'époque des* Orientales *du jeune Victor Hugo. L'autre, un siècle après, voulait fonder en Amérique un « empire » de chimère — c'était le règne de* Normandie *et du* Clipper. *Mme Lafarge, Mme Bessarabo, Mme de Wagner: trois types successifs d'un même genre de femmes, trois âmes damnées pour les mêmes causes, trois ombres qui doivent s'entretenir de littérature, aux Enfers, s'il y a des* Dialogues des Morts.

*Mais « l'Ange de l'Arsenic » possède sur ces pâles comparses une grande, une indiscutable supériorité, celle qu'elle eût elle-même revendiquée le plus volontiers: le talent.*

* * *

*Avant d'examiner les mérites littéraires de Mme Lafarge, il faut savoir quelle fut à peu près sa courte et orageuse carrière. Les biographies de la dame ne manquent point, assurément, mais la plupart sont noyées dan des sottises romanesques, entachées d'une partisanerie qui n'en veut pas démordre ou défigurées par des erreurs pieusement transmises et répétées depuis un siècle. Tâchons donc de voir clair dans ce fatras.*

*Fille d'un artilleur, colonel de la Garde et baron de l'Empire, Marie-Fortunée Cappelle est née à Paris, rue de Courcelles, le 15 janvier 1816; elle est la nièce du baron Paul Garat, secrétaire général de la Banque de France, et du baron Georges de Martens, l'éminent diplomate prussien. Son grand-père maternel est Jacques Collard, l'ami de Talleyrand, de Montrond, de Mme de Staël, qui s'est enrichi dans la fourniture des armées de la République; son grand-oncle n'est autre que Louis-Philippe*[1]*. Elle a douze ans quand son père meurt,*

[1] Eugène Aram a fourni à Bulwer-Lytton le sujet — et le titre — d'un célèbre roman. Wainewright inspira au grand Dickens un curieux récit, *Hunted down* (« Traqué »); sans doute fut-il également pour quelque chose dans l'ouvrage de son ami Thomas de Quincey, *Murder as a Fine Art* (« De l'assassinat considéré comme l'un des beaux-arts »); Oscar Wilde, enfin, lui a consacré une étude, sorte d'éloge humoristique: *Pen, pencil and poison* (« Par la plume, le crayon et le poison »).

[1] Mme de Genlis, qui fut un écrivain soporifique et un pédagogue discutable, était aussi l'institutrice des enfants du duc de Chartres, futur Philippe-Egalité. Avec la collaboration de ce grand seigneur dévoyé, elle ajouta deux filles illégitimes à la famille d'Orléans: Herminie et Paméla. Un nommé Campton, colonel de son état et anglais de nation, accepta la paternité légale des bâtardes. Plus tard, Herminie « Campton » épousa Jacques Collard; le couple eut deux filles dont l'une, mariée au colonel Cappelle, fut la mère de Marie.

*victime d'un accident de chasse. Sa mère, qui se remarie, un an plus tard* [1], *Marie Cappelle ne l'a pour ainsi dire jamais vue.*

*L'orpheline, qui avait suivi le colonel dans ses différentes garnisons, à Douai, à Mézières, à Strasbourg, a été élevée — mal — par les soldats de son père. Elle a mauvais caractère, elle est sournoise, jalouse, hystérique... et voleuse. A plusieurs reprises, elle commet de menus larcins, dérobant des pièces d'or qu'elle cache dans ses bas, comme une hétaïre du boulevard.*

*Placée à la Maison royale d'éducation de Saint-Denis, Marie s'y ennuie et s'entend mal avec les autres pensionnaires. On l'en retire : elle a treize ans. Dès lors, elle vivra surtout à la campagne, chez son grand-père Collard, au château de Villers-Hellon, près Villers-Cotterets. L'existence est facile, dans cette belle demeure où l'on accueille fréquemment des invités de marque; la jeune fille y rencontre Talleyrand, le duc et la duchesse d'Orléans, le général Daumesnil et bien d'autres personnages notoires. Mais le vieux Collard meurt à son tour et Marie est recueillie par les Garat, à la Banque de France, rue de la Vrillière.*

*Dans les luxueux salons du temple de l'or* [2], *M*lle *Cappelle, orpheline en robe noire, se sent dépaysée. A Villers-Hellon, son aïeul était pour elle aux petits soins; elle tenait grand rôle sur la scène campagnarde. Ici, sous les riches lambris et les lustres à girandoles scintillantes, elle n'est plus qu'une humble figurante, une parente pauvre...*

*Pauvre, d'ailleurs, l'orpheline l'est presque : à peine cent mille francs de dot. C'est bien peu de chose pour son imagination, pour ses rêves, pour la riche société qu'elle fréquente. Elle n'est pas jolie, non plus : maladive, le teint pâle et le nez pointu, de grands yeux sombres cernés de bistre, un front saillant couronné d'une épaisse chevelure noire lissée en bandeaux plats, elle suscite l'intérêt, voire la sympathie, mais elle n'engendre pas l'amour, Fort cultivée, bonne musicienne, attentive à se rendre aimable, elle réussit parfois à plaire, mais elle ne charme guère, elle ne retient pas — et même, elle inquiète un brin.*

*L'âge venant — il vient vite, pour les femmes, sous le roi Louis-Philippe — M*lle *Cappelle s'aigrit. L'imagination, chez elle, l'emporte de plus en plus sur les réalités. Elle est mystique, inquiète, songeuse, exaltée tour à tour; elle est romanesque — pis, même : elle est romantique. Et elle ne se marie point.*

*Deux fois, déjà, elle a cru trouver l'Amour. Un certain F.-C. de Villanova, bel Espagnol brun et ténébreux à souhait, ganté de chamois clair et chaussé de bottes vernies, la suit discrètement dans ses promenades. Mais le chatoyant étranger n'est qu'un hidalgo de pacotille : il s'appelle Félix Clavé — Félix ! — et son père est un magister besogneux qui exploite un pensionnat de jeunes gens, au faubourg du Roule* [1]. *Au reste, ce n'est point à Marie Cappelle qu'il a dédié sa flamme, mais à l'une de ses amies, Marie de Nicolaï, héritière orgueilleuse et bien rentée. Qu'à cela ne tienne ! L'orpheline va se dévouer pour son amie : elle favorisera les entrevues et la correspondance des amoureux, elle sera la confidente des tragédies, celle qui entretient la flamme des autres en espérant s'y réchauffer un peu. M*lle *de Nicolaï, malheureusement, ne l'entend point ainsi. Méprisant le soupirant désargenté, elle épouse, le 7 février 1838, un authentique grand seigneur, ancien page de Charles X et fils d'un maréchal de camp, le vicomte Adalbert-Louis-Raoul de Léautaud-Donine. Et Félix Clavé, renonçant à la poésie et aux riches héritières, s'exile en Alger où il devient fermier pour tromper son chagrin.*

*Un peu plus tard, c'est au Musée du Louvre que Marie, pour la seconde fois, croit rencontrer l'Amour. Physiquement, le jeune homme est bien; ses traits ont une indéniable noblesse et la pâleur de son visage vient encore en rehausser la distinction naturelle. Sa livrée de soupirant est des plus acceptables : il n'y manque ni l'éblouissant gilet chamarré à la Roger de Beauvoir, ni les gants* ventre de biche *du beau Brummell... L'idylle se noue; elle se poursuivra pendant tout l'hiver et tout le printemps, chastement abritée sous les voûtes innocemment complices de l'église des Petits-Pères* [1] *où le jeune homme, chaque soir, vient s'agenouiller auprès de Marie sous prétexte de rosaire...*

*Soudain, c'est le réveil, brutal : le soupirant de belle mine, encore une fois, n'est qu'un faux gentilhomme, plus roturier même que Clavé. Il se nomme Guyot et son père est apothicaire-droguiste à Montmédy !*

*Ulcérée, M*lle *Cappelle fait retraite à Villers-Hellon, puis se rend au château de Busagny* [1], *chez Marie de Nicolaï, devenue la vicomtesse de Léautaud. Presque tout de suite, elle s'éprend d'un comte Charpentier — authentique, celui-là, quoique récent — et l'on chuchote qu'ils « font un beau couple ». Va-t-elle enfin se marier ? Non. Le noble jeune homme a d'autres vues...*

*Voici enfin le dernier des maris possibles : c'est M. Delvaux, frère de l'ancienne gouvernante de M*me *de Léautaud. Sous-préfet de trente-huit ans, il n'a pas grande allure, pas beaucoup de cheveux, encore moins*

---

[1] Elle épousa un diplomate alsacien, le baron de Coehorn, et mourut en 1835.

[2] L'ancien hôtel de la Vrillière, bâti par François Mansard vers 1635, est toujours occupé par la Banque de France. Il fut habité par le comte de Toulouse (fils de Louis XIV et de la Montespan) et par la princesse de Lamballe. La Révolution y avait établi l'Imprimerie nationale; la banque ne s'y installa qu'en 1811. L'hôtel, complètement refait au XIXe siècle, a beaucoup perdu de sa splendeur passée.

[1] Aujourd'hui faubourg Saint-Honoré; l'Institution Clavé était au numéro 20. C'est peut-être *Clavet* qu'il faudrait écrire, car l'*Almanach des 25.000 adresses*, édition de 1834, indique cette orthographe, mais la forme *Clavé* a prévalu.

Félix Clavé était né à Tarbes, rue du Bourg-Vieux, le 8 juillet 1811; bien élevé, passablement instruit, il était président d'une association littéraire et ses vingt-cinq ans ne rêvaient que poésie. Son père Guillaume, ancien professeur au Collège de Tarbes, était aussi respectable que peu fortuné.

[2] Aujourd'hui Notre-Dame des Victoires.

[3] Sur la commune d'Osny, près de Pontoise.

*d'argent, mais il possède quelques espérances administratives. La fille d'un colonel de l'Empire peut bien, sans trop déchoir, devenir sous-préfète... Non, le mariage Delvaux ne se fera pas non plus.*

*Et Marie Cappelle a vingt-trois ans. On est vieille fille, à cet âge-là, sous le roi-citoyen. La tante Garat s'énerve, Mme de Léautaud s'inquiète, Marie s'ennuie... Elle devient étrange, refuse de manger; une fois, même, elle tombe en catalepsie et vaticine bizarrement. Au reste, on dirait que sa présence porte malheur: tandis qu'elle est à Busagny, chez Mme de Léautaud, les diamants de la vicomtesse — ces beaux diamants de sa corbeille de mariage, dont elle est si fière — viennent soudain à disparaître. A la banque, chez les Garat, ce sont des turquoises qui disparaissent, puis une canne au riche pommeau, puis une tabatière en écaille cerclée d'or, puis des pièces d'or, placées dans un secrétaire fermé à clef. Comment se peut-il?... La police cherche; elle cherche à Busagny, elle cherche à Paris — et ne trouve rien, ni les objets volés, ni le voleur.*

*Cependant il faut marier l'orpheline; son mariage calmerait ses nerfs... et débarrasserait sa tante. Puisque les maris possibles se sont dérobés, on a recours à une agence matrimoniale, tenue par un sieur de Foy* [1], *qui produit aussitôt un candidat tiré de ses stocks inemployés. Celui-là est franchement impossible. C'est un gros et lourd garçon de vingt-huit ans, vulgaire et taillé à coups de serpe, qui s'habille mal et s'exprime plus mal encore. Les doigts carrés, l'air gauche et la moustache rousse, il a un vilain nom auvergnat, épais comme une bouillie de châtaignes, Charles Pouch-Lafarge, et il est veuf d'une demoiselle Coinchin-Beaufort; enfin, il est maître de forges en Limousin. En 1839, Georges Ohnet n'a pas encore réhabilité la profession, peu séduisante pour une jeune fille romantique. Mais l'Auvergnat est maire de sa commune, il possède une jolie fortune et un délicieux manoir,* Le Glandier; *un tel parti n'est pas brillant, sans doute, mais il est solide — et même avantageux. D'ailleurs, il faut bien se marier: les Garat le font comprendre à Marie, qui accepte. Elle épouse Lafarge comme on se jette à l'eau, mais elle l'épouse. C'est même dans cette église des Petits-Pères où elle chuchotait naguère avec le beau Guyot qu'elle voit bénir son mariage avec le maître de forges, le 12 août 1839.*

*Ce mariage est une erreur, une sottise, une folie. Marie le comprend, mais il est trop tard: déjà elle est installée, aux côtés de son lourdaud de mari, dans une chaise de poste qui roule vers Le Glandier.*

*Charles Lafarge, l'affaire conclue — c'en est une, pour lui, que ce mariage, car il était au bord de la faillite — se révèle immédiatement sans pudeur. Dans la voiture, « ce lourdaud malodorant* [1], *ce Pourceaugnac métallurgique » dévore à belles dents un poulet froid qu'il déchire dans ses énormes pattes; il boit avec bruit, à même la bouteille, s'essuie d'un revers de manche puis, émoustillé, s'approche de Marie qu'il appelle « ma petite cane », « ma bichette » et qu'il voudrait lutiner et trousser sans plus de façons, comme il fait chez lui, aux servantes de basse-cour.*

*Horreur! Mme Lafarge rêvait d'amours éthérées, d'union mystique des âmes, de preux chevaliers tout bardés de délicatesse et de beaux sentiments. Et voilà ce forgeron bestial qui la veut entraîner vers les basses régions de la plus sordide matérialité! Elle le repousse avec dégoût, avec écœurement. Alors Charles, vexé, rongeant son frein, prend le parti de s'endormir, les mains croisées sur sa bedaine... Maintenant, le voici qui ronfle, la bouche ouverte, comme un poisson mort... Pouah! le vilain homme!*

*Si Charles est une brute, c'est aussi un menteur; dès l'arrivée au Glandier, Mme Lafarge s'en aperçoit avec consternation. Le Glandier n'est qu'une affreuse masure, toute délabrée, au milieu d'un océan de boue* [2]. *Où sont les jets d'eau et les vertes pelouses qu'avait enfantés son imagination?*

*Et les découvertes se succèdent, chacune augmentant ses rancœurs et ses haines. Charles est ruiné, c'est pour rétablir sa trésorerie compromise qu'il a épousé la jeune fille. Sa mère est une affreuse vieille, malfaisante et sinistre, vraie sorcière de campagne...*

*La nouvelle mariée frissonne: elle ne* peut *pas, elle ne pourra jamais... D'un trait, elle rédige une lettre absurde pour Lafarge:*

*« Charles, je ne vous aime pas, je ne vous aimerai jamais... Les habitudes, l'éducation ont mis entre nous une barrière immense... Ayez-moi deux chevaux; je prendrai le courrier de Bordeaux, je m'embarquerai pour Smyrne... Si vous le voulez,* je prendrai de l'arsenic, j'en

---

[1] La maison de Foy & Cie, 27, boulevard Poissonnière, publiait d'alléchantes annonces: « Les demoiselles, dames veuves *et personnes de l'autre sexe* désirant se marier peuvent, avec la plus grande confiance, exprimer leurs désirs, faire connaître leurs intentions; les mesures et les précautions que commande la délicatesse sont prises de telle manière que jamais on n'aura à craindre la révélation d'une démarche de la part de l'un et de l'autre sexe. Les dames ne sont tenues à aucun frais. »

Le sieur de Foy, une assez vilaine fripouille, était extrêmement chatouilleux sur le point d'honneur; il parlait sans cesse de traîner sur le pré ceux qui n'aimaient pas son officine.

[1] « Il sentait l'aigre-doux », affirme Jules Janin dans un article du *Journal des Débats*. Chez un tel personnage, la chose n'a rien qui surprenne.

[2] Le Glandier, devenu fameux par suite d'un crime, tirait son origine d'un assassinat. Ancien couvent de Chartreux, il avait été fondé au XIIIe siècle, en rachat de son forfait, par un vicomte de Comborn, meurtrier d'un moine. Le bois de chênes qui l'entourait avait été baptisé *Le Glandier*.

Sécularisé en 1793, le couvent avait été vendu à Léonard Chauffour, puis à Jean-Baptiste Pouch-Lafarge, juge de paix à Vigeois, père de Charles. Après l'empoisonnement du maître de forges, le domaine fut acheté par le baron Léon de Jouvenel. Les Chartreux le réoccupèrent en 1860 pour le quitter définitivement en 1901. Transformé en sanatorium en 1920, Le Glandier n'a rien gardé de son apparence ancienne.

ai: *tout sera dit... Mais recevoir vos caresses, jamais !* »[1]

*Mme Lafarge perd la tête, extravague et découvre son jeu. N'importe quel mari prendrait peur, s'apercevrait qu'il a épousé une folle — et dangereuse, avec cela. Mais le maître de forges n'est pas n'importe qui. D'abord stupéfait, il hausse bien vite les épaules: sa femme n'est qu'une petite fille gâtée, raisonne le balourd, une Parisienne à manières, une mijaurée; pourtant, les choses vont s'arranger* car elle l'aime *(!!) au fond, il le sait. Alors, Marie fait des achats massifs d'arsenic...*

*Et les événements, soudain, paraissent donner raison à Charles. L'entente, comme par miracle, s'établit apparemment entre ces deux époux si mal assortis. Marie se fond en sourires, déploie ses grâces, «fait du charme»... Attendrissant de stupidité, le seigneur du Glandier hoche la tête et se rengorge: il l'avait bien dit qu'elle y viendrait! Ah! les femmes, il les connaît!*

Le châtelain du Glandier

*Fin octobre, Mme Lafarge fait signer à son mari — homme très bien portant et dans la force de l'âge — un testament qui fait d'elle sa légataire universelle. Aussitôt, elle expédie le document à son notaire*[2]*, puis elle envoie Charles à Paris. Il prétend avoir découvert un merveilleux procédé d'affinage métallurgique: il faut négocier le brevet. Il se dit plein de mérite et de vertus civiques: qu'il se fasse donc décorer! Riche et la poitrine garnie d'un ruban, Lafarge, après tout, finirait peut-être par donner un mari passable... Et Marie l'endoctrine, le stimule; elle lui donne des lettres d'introduction pour d'influents personnages et, finalement, pousse la gentillesse jusqu'à l'accompagner au coche, à Uzerche. Ouf! le voilà en route!*

*Pendant le séjour de son conjoint dans la capitale, Mme Lafarge lui écrit chaque jour des lettres passionnées:*

*«Mon cher seigneur et maître, aimez-moi, car je vous aime; regrettez-moi, car je vous regrette; embrassez-moi, car je vous embrasse de toute mon âme... Je baisse ma tête pour que tu me donnes un tendre baiser sur les yeux; en voici deux pour les tiens... Que Dieu vous conserve, mon ami, votre Marie vous suit de ses pensées et de son amour. Elle est et sera toujours à toi, mon Charles... Pour t'écrire, ce soir, j'ai fait* ma toilette; *mes cheveux flottent, mes yeux brillent de souvenirs qui se rapportent à toi. Adieu trois fois du fond de l'âme...»*[3]

*Sans doute, ces effusions sonnent faux; elles sont artificielles, apprêtées et sentent la comédie (*Art scénique et Arsenic, *dira Henri d'Alméras). Cependant, de pareilles lettres semblent bien porter témoignage qu'une*

---

[1] Lettre du 15 août 1839, jour même de l'arrivée au Glandier. Dans cet extraordinaire document — qu'il faudrait pouvoir citer intégralement — Mme Lafarge se révèle tout entière.

[2] La pièce fut transmise dès le 28 octobre à Me Legris, notaire à Soissons.

[3] Lettres diverses (décembre 1839) dont lecture fut donnée au cours du procès.

*certaine intimité s'est établie au sein du couple. A la même époque, d'ailleurs, écrivant à sa sœur enceinte* [1], *l'insondable épistolière du Glandier déclarait sans ambages : « On dit que l'exercice facilite les couches ; promène-toi donc chaque jour, baigne-toi quelquefois. J'ai tant le désir* d'être aussi un peu ronde *que je l'espère un peu en ce moment. J'ai des maux de cœur affreux, un dégoût universel. Déjà, je ne vois, je ne rêve que ma petite Jacqueline... Tu dois comprendre et connaître cette espèce de folie maternelle. »*

*On comprend très bien, en effet — mais comment faire cadrer une telle correspondance avec les déclarations ultérieures de* M^me^ *Lafarge qui soutiendra toujours (et jusqu'au tombeau) n'avoir jamais « connu » son mari ?* [2]

*Pour Lafarge, qui sait évidemment à quoi s'en tenir sur la « virginité » de l'étonnante Marie, il s'inquiète fort de la savoir souffrante et lui envoie de Paris des pages entières d'exhortations et de conseils hygiéniques :*

*« Suis, ma bonne petite, quelques recommandations qui, étant bien observées, me tranquilliseront beaucoup : la première, d'être bien prudente à cheval, ne pas aller vite dans les descentes, il y a vraiment du danger. Je voudrais tant te trouver bien portante à mon retour, ménage donc ta santé en toutes choses ; pour cela tu devrais bien essayer de t'accoutumer à manger un peu de gelée de volaille* (20 novembre) *... Je sais que tu es d'un tempérament très frêle ; cela fait mon désespoir. Je te supplie donc, Marie, si, comme tu me le dis, tu vis pour moi, de prendre régulièrement deux lavements par jour... »* (17 décembre).

*En même temps, ce bon Charles, qui est d'un tempérament sanguin et qui possède une délicatesse éléphantine s'évertue à peindre pour sa femme les tourments de l'absence :*

*« Il est dix heures, ma bonne petite Marie, et tu sais que c'est l'instant de ne songer à rien qu'à l'amour que nous avons l'un pour l'autre ; cette nuit va me laisser bien de la tristesse lorsque, cherchant à mes côtés, ma main ne rencontrera plus l'objet de mes rêves et de mes pensées... Dans deux heures d'ici, tu m'apparaîtras pendant mon sommeil. Comme je vais t'embrasser, te serrer dans mes bras !... »* (20 novembre).

*Enthousiasmé par les lettres de sa femme, le maître de forges est saisi d'émulation et veut, à son tour, jouer les Lovelace par correspondance :* « Penser à toi, *écrit-il en « beau style »*, la récréation est douce et suave. » *Pauvre homme ! Le 15 décembre, il envoie à sa femme une mèche de ses cheveux, fixée au papier par de la cire à cacheter ; il dessine, sur sa lettre, un petit carré où ses lèvres se sont posées...*

*Entre temps, Charles Lafarge revient aux affaires sérieuses et il presse Marie d'agir sur ses belles relations au mieux de leurs intérêts communs :*

*« Toutes ces formalités ne peuvent aller vite qu'à force de protections. Fais ressortir combien il te serait désagréable que je restasse longtemps à Paris... Une petite lettre charmante, comme tu les écris, au maréchal Gérard, en lui disant que tu te reposes sur lui...* Chauffe *M^me^ de Valence pour la petite croix que tu veux me voir, en lui disant que j'ai fait une découverte magnifique et importante de la métallurgie ; que, maire de la commune, je me conduis avec distinction... Enfin, j'ai encore pour moi d'avoir sauvé six personnes qui se noyaient et une autre trouvée mal dans une cheminée, la face contre terre et que j'ai rappelée à la vie. J'ai grand nombre de témoins ; il faut donc que cette bonne M^me^ de Valence qui t'aime tant fasse donner le ruban à ton mari. Il en serait* glorieux *pour toi, car toutes ses actions se rapportent à toi. »* (lundi 27 novembre).

*Malgré ses mérites exceptionnels, le maître de forges ne sera pas décoré et son « invention » ne lui rapportera rien. Sitôt qu'elle sait à quoi s'en tenir sur ce double échec, M^me^ Lafarge accouche d'une idée géniale : elle et son mari, à cent cinquante lieues de distance, vont faire* un repas sympathique — *entendez par là que les deux époux, à la même heure, dégusteront des mets identiques en songeant l'un à l'autre. Cette mystique solennité aura lieu, décide Marie, le 18 décembre, à minuit ; un gâteau, étrange hostie de cette effarante communion, est confié par elle à la diligence d'Uzerche qui le transporte jusqu'à Paris* [1].

*Enthousiaste, impatient,* amoureux, *Charles va lui-même chercher le colis aux Messageries, le 18 décembre, à neuf heures du soir. Il l'ouvre, admire le gâteau magique et fond en larmes d'attendrissement devant la « surprise » que sa femme a jointe à l'envoi : un fort joli portrait à la miniature qui représente la séduisante Marie dans ses plus beaux atours. Transporté de joie, le maître de forges dispose la miniature en bonne place, dans sa chambre, puis, l'heure venue, il entame le fameux repas sympathique, dédiant chaque bouchée à l'adorable modèle.*

*Toute la nuit, Lafarge se tord dans les coliques et les vomissements ; le lendemain encore, très souffrant, il doit garder le lit, ne prenant que du thé et de la « limonade cuite »* [1]. *Il trouve pourtant la force d'écrire à sa tendre épouse pour la remercier chaleureusement de son envoi — sans souffler mot de son indisposition :*

*« Oh ! Marie, ma bien-aimée, que tu me surprends*

---

[1] Cette sœur, Antonine, née cinq ans après Marie, avait épousé le baron De Violaine. La lettre citée est du 31 décembre 1839.

[2] L'empoisonneuse, il est vrai, n'en est pas à une incohérence près. Plus tard, dans ses *Mémoires*, elle donnera une curieuse explication du phénomène : « Je crus à un miracle et j'espérai être élevée à la dignité de mère par la grâce de Dieu. » Simplement !

[1] L'empoisonneuse avait combiné son plan d'une façon proprement machiavélique. Les gâteaux (des choux à la crème) avaient été préparés, sur la demande de Marie, par la mère de Lafarge et la vieille femme — toujours sur les instances de sa bru — avait écrit à son fils pour lui faire connaître ce détail. Mais c'était Marie qui s'était chargé d'emballer les choux — ce qui lui avait fourni le moyen de les remplacer par une galette... arsenicale.

[2] Pendant qu'il était au lit, précisera un domestique, le malheureux caressait sans arrêt le portrait de sa femme.

*agréablement! Quoi! tu m'es rendue toute-entière! Comme je t'aime! Je te retrouve dans ce doux portrait que je ne cesse d'appuyer sur mes lèvres et sur mon cœur, ressemblante au jour où, pour la première fois, je te vis si belle! Tu caches encore quelque chose sous un voile de modestie, mais mes yeux y pénètrent, entrevoient tout ce qui se voit.* » (19 décembre).

*Charles, en effet, est d'une exceptionnelle clairvoyance. Pourtant, sa double-vue n'est pas assez pénétrante pour lui montrer la chambre de sa femme, au Glandier: il y verrait l'ensorcelante Marie, véritablement extra-lucide, qui est assiégée tout à coup de « pressentiments sinistres » et qui s'attend à recevoir « une lettre cachetée de noir »...*

*Le 3 janvier 1840, encore égrotant, Lafarge revient au Glandier. Il se met au lit et sa femme le soigne avec un dévouement jaloux, saupoudrant ses aliments et ses potions d'une poudre blanche (« de la gomme », dit l'infirmière bénévole). Le 14, gorgé de poison, Charles, le coriace, consent tout de même à mourir...*

*On arrête la jeune veuve, on la fouille, on l'interroge, on perquisitionne — et l'imbroglio commence. Tout est clair, dans cette navrante affaire, mais la passion s'en mêle qui vient tout compliquer. Y a-t-il, oui ou non, de l'arsenic dans la dépouille de Lafarge? — Oui, dit Orfila. — Jamais de la vie! s'écrie Raspail.* Invidia medicorum...pessima — *et pourtant Raspail, charlatan d'une ineptie éprouvée, n'est même pas médecin!*

*Les restes du pauvre Lafarge, plus malodorant que jamais, sont déchiquetés, triturés, harcelés; ils voyagent dans des bocaux, dans des fioles, dans des éprouvettes, et viennent empuantir le tribunal sans l'éclairer. Incidemment, on a découvert dans le secrétaire de Marie, au Glandier, les diamants volés naguère à Mme de Léautaud...*

*Le procès de l'empoisonneuse a lieu à Tulle, devant la Cour d'assises de la Corrèze, du 3 au 19 septembre 1840. La France, l'Europe entière suivent passionnément les débats* [1]. *Malgré les efforts de ses défenseurs, dont l'un, au moins, le jeune Lachaud — qui deviendra le grand Lachaud — est amoureux d'elle, Marie Cappelle, veuve Lafarge, est reconnue coupable. Elle est condamnée aux travaux forcés à perpétuité, à une heure d'exposition en place publique* [2] *et aux frais du procès.*

*Le 15 juillet précédent, l'empoisonneuse avait été condamnée à deux ans de prison pour le vol des diamants de Mme de Léautaud* [1]. *Mais qu'était-ce que cela? — Comme l'avait dit Lacenaire aux jurés de la Seine, quatre ans plus tôt,* le fort emporte le faible...

*Après une année passée à la maison d'arrêt de Tulle, Mme Lafarge fut transférée à la Centrale de Montpellier. Elle y vécut beaucoup moins en détenue qu'en mondaine, recevant de nombreuses visites et s'occupant activement de littérature. En 1841, elle publiait ses* Mémoires *et se mettait incontinent à rédiger ses* Heures de Prison, *qui ne parurent qu'après sa mort, en 1853.*

*Ses amis n'avaient cessé d'intercéder pour elle;* [2] *d'ailleurs, elle se mourait de phtisie. Le 7 décembre 1850, on la transportait dans un hôpital de la ville, puis, le 25, à la Maison de Santé de Saint-Rémy de Provence; enfin, le 8 mars 1852, le Prince-Président la grâciait* [3].

*Le 7 septembre de la même année, elle s'éteignait à Ussat, petite station balnéaire de l'Ariège. Jusqu'au*

---

[1] Sitôt après l'arrestation de Marie, *lafargistes* et *antilafargistes* avaient commencé de s'empoigner furieusement. Les partisans de l'innocence fournissaient une curieuse explication du « rapprochement » intervenu entre le maître de forges et sa dangereuse épouse: « Ceux qui la croient innocente disent que le mari n'est pas mort empoisonné, mais qu'il est mort de l'usage des mouches cantharides qu'il prenait pour être un vaillant mari et que c'est à cette vaillance qu'il faut attribuer le prompt changement des dispositions de sa femme. » (*Chronique de la Duchesse de Dino*, II, 375). Comme si la vérité n'était pas assez répugnante, déjà!

[2] La condamnée fut dispensée de l'exposition; pratiquement, d'ailleurs, cette peine accessoire, génératrice de scandales, n'était plus guère appliquée, depuis quelques années.

[1] Pour n'être pas convaincue de vol (ce qui lui semblait beaucoup plus infamant que le crime d'empoisonnement), Mme Lafarge avait tenté de *faire chanter* son ex-amie, Marie de Léautaud. D'après l'empoisonneuse, Mlle de Nicolaï lui avait remis les diamants, peu avant son mariage avec le vicomte de Léautaud, pour acheter le silence de Clavé qui la menaçait de faire des révélations gênantes. Mme de Léautaud n'avait rien à se reprocher, n'ayant approché Clavé qu'une fois, l'espace d'une contredanse, aux jardins de Tivoli. Elle refusa donc de se laisser intimider et poursuivit la calomniatrice aux abois dont les mensonges s'effondrèrent au cours des débats.

Condamnée une première fois pour vol (Brive, 15 juillet 1840), Mme Lafarge fit appel; le 7 août 1841, le Tribunal de Tulle confirmait sa qualité de voleuse, sans toutefois lui fixer de peine puisque, dans l'intervalle (3-19 septembre 1840), la Cour d'assises avait atteint déjà vis-à-vis d'elle « la dernière limite de la pénalité ».

Rigoureusement honnête, Félix Clavé n'avait jamais eu l'intention de nuire à Marie de Nicolaï. D'octobre 1836 à novembre 1839, le jeune homme avait vécu à Alger où il gérait une société de défrichements et d'exploitation agricole; cette entreprise ayant périclité par suite des *razzias*, il s'embarqua en février 1840 pour le Mexique où son beau-frère possédait des propriétés importantes. Fixé à Guadalajara, province de Jalisco, sur le versant du Pacifique, il ne s'occupa plus, pendant les cinq années de son séjour en Amérique, que de travaux agricoles.

Moins heureux que lui, Guyot, fils de l'apothicaire de Montmédy, était inconsolable de « l'affaire Lafarge ». En 1840, pendant le procès, il se suicida en se tranchant la gorge d'un coup de rasoir, à Bains (Vosges). Il expira en prononçant le nom de Mme Lafarge.

[2] La passion politique, dès le début, s'était emparée de « l'affaire Lafarge » que les divers partis s'efforçaient d'exploiter. On parlait des « grandes influences » qui s'exerçaient pour, ou contre, l'accusée. L'aristocratie du faubourg Saint-Germain croyait à la culpabilité de Mme Lafarge; les démocrates, au contraire, lui donnaient raison pour faire pièce à Mme de Léautaud.

[3] Selon certains, Louis-Philippe refusa toujours de grâcier la condamnée à cause de la parenté qui existait entre eux. Il redoutait les commentaires malveillants des journaux de l'opposition.

Le futur Napoléon III avait toujours été *lafargiste*; trois mois après le coup d'état qui lui donnait le pouvoir absolu, il prononçait l'élargissement de la condamnée. Le *bonapartisme* intermittent de Mme Lafarge était-il pour quelque chose dans cette mesure?

*(Suite page 27.)*

*dernier moment, elle n'avait cessé d'affirmer son innocence. Son corps fut inhumé dans le petit cimetière d'Ornolac et sa tombe devint un lieu de pèlerinage* [1]. *Elle l'est restée.*

*Telle fut, à la vérité, la brève et tragique existence de Marie Cappelle, femme Lafarge, hystérique, mythomane, kleptomane, empoisonneuse et grand écrivain.*

* * *

*Avant tout, M*me *Lafarge est une menteuse : elle mentait comme on respire* [2]. *Si nous envisageons la Dame de l'Arsenic au seul point de vue littéraire, en laissant de côté son affreux casier judiciaire, cette remarquable propension au mensonge mérite un autre nom : celui d'*imagination. *En ces années romantiques, maladives et tarabiscotées, qui virent fleurir et sévir de si curieux états d'âme, l'empoisonneuse du Glandier nous offre un des plus beaux exemples de cette luxuriance de pensées, de ce foisonnement d'images et de concepts extravagants qui caractérisera, pour les âges à venir, les disciples de René ou de Werther, de Lélia ou de Diana Vernon.*

*L'imagination désordonnée, débordante, délirante, frénétique de Marie Cappelle, comment a-t-elle pris naissance, à quelles sources s'est-elle abreuvée, de quels éléments s'est-elle nourrie ? C'est ce qu'il faut étudier d'abord si l'on veut comprendre la femme — et l'écrivain.*

*Laissant aux médecins la question du* terrain *physique et psychique, que de savantes études nous ont montré ravagé par l'hystérie* [3], *voyons un peu ce qu'y ont semé les hasards de l'existence, les poisons d'une époque et les goûts personnels du sujet.*

*Marie Cappelle a vu le jour au lendemain d'une période héroïque, alors que la France, débarrassée du tyran qu'elle s'était donné, commençait à le regretter. Fille d'un officier de l'Empire qui doit tout à Napoléon, mais aussi petite-fille d'une maîtresse de Philippe-Egalité, duc d'Orléans, elle sent monter en elle, dès son enfance, des tendances disparates qui s'affrontent, des affinités antagonistes qui sèment le trouble dans son jeune esprit. Son père s'est rallié à la Monarchie et sert sous elle, mais il est demeuré fidèle, on le sent bien, à l'impérissable souvenir de* son empereur. *Au reste, le baron Cappelle est de* noblesse vilaine, *comme disent les aristocrates de la Restauration ; c'est encore avec le général Daumesnil, le maréchal Gérard et autres glorieux vestiges de l'Epopée qu'il s'entend le mieux.*

*Ce père soldat, tout frémissant de la grande aventure, raconte à Marie d'exaltantes histoires de batailles, de victoires et de conquêtes. Ces histoires, elle les entend encore de la bouche du brave homme de sergent-major qui, à Douai où son père tient garnison, lui apprend à marcher, à écrire et... à tirer le canon ! Elle suit les soldats à la parade, elle les accompagne au polygone, elle les admire et ils l'aiment : on la surnomme « la petite artilleuse ». Et Marie Cappelle dont les veines recèlent du sang bleu d'Orléans, Marie Cappelle qui, toute sa vie, se montrera plus hautaine, plus* snob *et plus entichée de* vraie *noblesse qu'une douairière du faubourg Saint-Germain, Marie Cappelle, tous les soirs, s'agenouille et fait sa prière devant le portrait du roi de Rome qui orne son alcôve !*

*A la Maison royale d'éducation de Saint-Denis, la petite fille — elle a douze ans ! — se rangera sans hésiter dans le parti des bonapartistes : par conviction, par atavisme paternel — et par esprit de contradiction, par amour du « beau geste » théâtral. Cette attitude lui plaît parce qu'elle est dangereuse et en opposition avec le milieu « bien pensant » où le hasard, pour un temps, l'a placée. Plus tard, tout en faisant le plus grand cas des Montesquiou, des Nicolaï ou des La Rochefoucauld, elle continuera de s'affirmer bonapartiste, voire même républicaine, en souvenir, sans doute, de son grand-père, le jacobin Collard. Une révoltée, une* insurgée *avant la lettre, voilà ce qu'elle sera toute sa vie.*

*Dans ses études cahotées et fragmentaires, Marie Cappelle témoignera de la même fantaisie rétive ; elle ratiocine, elle* philosophe, *elle contredit :*

*« Là encore, avoue-t-elle dans ses* Mémoires [1], *je portais cette malheureuse indépendance qui me rendait les devoirs ordonnés à heure fixe odieux, presque impossibles. Pendant la matinée, qui était destinée à apprendre par cœur, j'avais mal à la tête, j'étais fatiguée, indolente ; je lisais tout mon livre et je ne savais pas les quelques pages qu'il fallait savoir... Il en était de même pour la musique ; je l'adorais, et pourtant quand il fallait en faire montre en main et travailler des variations brillantes, pleines de difficultés et vides d'harmonie, je devenais une machine à croches et à double-croches, étudiant sans goût et sans méthode. »*

Je lisais tout mon livre et je ne savais pas les quelques pages qu'il fallait savoir ! *Cette simple phrase pourrait servir d'épigraphe à l'existence tout entière de M*me *Lafarge. Dans le livre de la vie, elle ne voulut voir que les pages brillantes, romanesques, séduisantes ; les autres, qu'elle jugeait sans doute* pleines de difficultés et vides d'harmonie, *elle les tourna sans les lire.*

---

[1] Une simple croix de bois se dressait sur la tombe de Mme Lafarge ; en quelques mois, les amateurs de souvenirs l'eurent déchiquetée pour s'en partager les morceaux. Me Lachaud la fit alors remplacer par une croix de fer. Tous les ans, le jour des morts, il faisait couvrir de fleurs l'humble tombe. En 1882, peu de temps avant sa mort, il fit promettre à Mme Paul de Cassagnac d'entretenir la tombe de Mme Lafarge quand il ne serait plus là pour le faire. Dans son grand cabinet de travail de la rue Bonaparte, l'avocat conserva toujours pieusement le portrait de l'empoisonneuse aimée : « Cette femme admirable n'était pas coupable, disait-il ; la vérité, c'est qu'elle a été écrasée par une fatalité plus cruelle qu'aucune des sombres fatalités du théâtre tragique d'autrefois. »

[2] « Allez, Mlle Marie est bien menteuse ! » dira la vieille bonne qui l'a élevée et ne la quitte pas.

[3] Voir surtout la thèse du Dr René Charpentier (Paris, 1906).

[1] *Mémoires de Marie Cappelle*, édition originale (René, 1841, I, 96-97). Tous les passages cités par nous renvoient à cette édition originale.

*La grammaire, l'histoire, la géographie, qui jouent, dans l'élaboration d'une instruction, le rôle des pierres et du ciment dans la construction d'un édifice, toutes ces choses, ou plutôt la façon dont on les enseigne, rebutent Marie Cappelle. Sachant à peine lire, elle voudrait déjà réformer la rédaction des manuels et bouleverser les programmes d'enseignement :*

*« L'histoire que l'on fait réciter à des enfants comme à des perroquets, celle qui vous apprend que Clodion avait une belle chevelure, que Pépin était un tout petit usurpateur, qu'un des Philippe de Valois était beau tandis que l'autre était hardi, est une nomenclature aussi fatigante qu'inutile ; mais l'histoire étudiée à fond est l'étude la plus philosophique ; elle nous montre les royaumes comme de grands théâtres où se jouent nos passions et, en nous apprenant les événements, elle nous apprend les hommes qui en sont le mobile. Il en est ainsi de la musique ; la science des contredanses et des airs variés peut éveiller un écho de danse dans une jeune tête, mais les sublimes symphonies de Beethoven, les divines pensées de Mozart, vont chercher le cœur, l'agrandissent et l'élèvent, par le sentiment de la perfection humaine, vers la grande perfection divine qui est notre Dieu. » (41-42).*

*Tout cela est fort bien et l'on sera volontiers d'accord avec Mme Lafarge, condamnée de vingt-cinq ans, qui raisonne ainsi dans le silence de sa cellule ; mais le plus grave c'est que Marie Cappelle, petite fille, pense déjà comme Mme Lafarge, femme adulte et minée par les angoisses. L'écolière de douze ans discute, ergote, critique, chicane et dispute avec une telle précocité et d'un ton si tranchant que ses éducateurs en sont à la fois éblouis et navrés.*

*Malgré tout cela, on aurait tort de croire — encore plus d'écrire, comme on l'a fait — que Marie, dans sa jeunesse, ne reçut qu'une éducation négligée. Tout, au contraire, fut mis en œuvre pour orner et cultiver son esprit aussi bien que son corps. Elle eut des maîtres de musique, des maîtres à danser, et même des maîtres d'armes ; elle fit de la peinture, du piano, du dessin et de l'équitation ; un jeune ministre protestant, nommé Schmidt, lui enseigna l'histoire et lui forma le style. On la mena voir les célébrités du moment, dont Cuvier et Mlle Mars. Elle fut applaudir Rachel au Français, fréquenta la Porte Saint-Martin, les Bouffes et l'Opéra :* Robert le Diable *l'enthousiasma,* Iphigénie *la ravit,* Mithridate *la transporta...*

*Le beau-père de la jeune Marie, M. de Coerhorn, protestant aimable et cultivé, lui apprit l'allemand et l'italien ; il l'initia aux philosophies d'outre-Rhin et lui fit goûter Schiller, Goethe et Dante. Plus tard, la gouvernante anglaise de sa cousine tourna son attention vers le pays de Shakespeare ; après Lamartine et Châteaubriand, elle lut Walter Scott et Byron. Ce fut une explosion d'enthousiasme :*

*« Cette lecture m'enchanta ; je n'étais plus seule, mon imagination avait des amis dans Fergus, le Maître de Ravenswood, Caleb, Flora, Mac-Ivor et Diana Vernon, la noble et franche jeune fille dont j'avais fait* la compagne de mes rêves et la sœur de mes pensées. *Chaque soir, avant de m'endormir, je l'appelais près de moi ou j'allais la chercher, galoper près d'elle lorsque, sur sa blanche cavale, elle chassait à travers les bruyères d'Ecosse ; elle me disait ses joies, ses goûts, qui étaient mes joies et mes goûts ; elle me parlait de son cœur et je sentais que si j'aimais un jour, j'aimerais comme elle aimait.*

*» Cette intimité entre ma pensée et la pensée conçue par le génie de Walter Scott dura bien longtemps ;* elle eut même quelques années plus tard, une grande influence sur ma vie... » *(I, 120).*

*Ces derniers mots font allusion aux amours malheureuses de Marie et du comte Charpentier. Le jeune homme, tout comme elle, était féru de Walter Scott : il ne parlait que de châteaux en ruines, d'enlèvements au clair de lune et de lacs piqués d'étoiles où voguaient des châtelaines en voiles blancs et des ménestrels jouant du luth :*

*« M. Charpentier qui avait aussi donné toute sa prédilection à Diana Vernon, ma belle héroïne écossaise, prétendait qu'il la retrouvait en moi...*

*» Chère* Diana-Marie, *me disait-il souvent, vous êtes au-dessus des préjugés, vous les méprisez, vous les violez sans peine. Oh ! je vous bénis, je vous en estime entre toutes les femmes. »*

*Mais toutes ces bénédictions (bizarrement imitées de l'*Ave Maria*) et toute cette estime n'allèrent point jusqu'au mariage. Le comte Charpentier avait un langage fleuri, mais il aimait l'aridité des chiffres ; sa voix était chaude, mais sa tête froide...*

*Sa crise de Walter Scott à peine calmée, Marie Cappelle va faire une attaque de Byron. Bien des années plus tard, dans sa prison de Montpellier, elle relira les œuvres du paladin de Missolonghi et elle trouvera, pour les vanter, des accents qui ne manquent pas d'élégance ni de justesse, malgré l'emphase et la boursouflure du style :*

*« Byron ! Je sais tout ce qu'il y a de profondément désolé, de cruellement amer dans ces sublimes cris d'une grande âme blessée à mort. Je sais que le doute, semblable au vautour acharné de la fable, rongeait le cœur du moderne Prométhée ; je sais qu'il jetait pensées sur pensées dans le gouffre du néant ; je sais que cette fière douleur s'était fait un masque de son scepticisme pour cacher le secret de sa prière et de ses pleurs, je le sais...*

*» Byron nie l'amour et son cœur ne cesse d'aimer que lorsqu'il cesse de battre. Byron nie le dévouement désintéressé et il va se faire tuer pour la cause des Grecs. Byron doute de Dieu, et sa pensée demande sans cesse à la nature le secret de la création et le nom du Créateur.*

*» Et puis, quelles leçons dans ces luttes, dans ces déchirements, dans cette agonie de toutes les heures, dans cette lamentable inquiétude de l'esprit, dans cette tourmente de l'âme, durant laquelle Byron, tour à tour provocateur et vaincu, défie l'orage, l'attire, et, foudroyé, se relève plus grand, peut-être, mais aussi plus désespéré ! »* [1]

[1] *Heures de Prison* (édition Calmann-Lévy, 116-117).

*Une dernière citation sur les engouements littéraires de Marie Cappelle, empruntée aux* Mémoires, *achèvera de nous renseigner sur ses lectures :*

*« Je comprenais tout le charme de la lecture, j'y consacrais les journées de pluie et presque tous les dimanches : mon livre de prédilection était l'*Histoire de Charles XII, *par Voltaire. Mes joues s'enflammaient, mon cœur battait plus vite quand je lisais toutes les victoires de ce héros et je retenais difficilement une larme en arrivant à ses défaites et à sa mort. Les mémoires sur Napoléon ne pouvaient jamais me satisfaire ; l'encens que l'on donnait à* mon demi-dieu *n'était pas assez pur ; il me semblait inconvenant que l'on osât juger ses actions, cruel et odieux qu'on le blâmât dans ses revers. La* Campagne de Russie *de M. de Ségur me rendit triste et malade ; il m'eût été impossible de la lire deux fois. J'aimais assez Racine, beaucoup Corneille, par-dessus tout Molière.* Paul et Virginie *m'ennuyaient à la mort ; parmi les voyageurs, Fernand Cortès, Pizarre, les flibustiers et les pirates venaient quelquefois revivre dans mes rêves. » (I, 97-98).*

*En musique, Marie Cappelle avait fait bien des progrès, depuis les journées de son enfance, à Villers-Hellon, quand son grand-père Collard lui chantait, pour la distraire, le* Magnificat des Cordonniers de Montpellier:

*« J'étais devenue assez bonne musicienne ; on me disait que j'avais une jolie voix et on pensait que je chantais très mal. En effet, je faisais avec une facilité d'oiseau un trait, une gamme, une cadence, mais s'il fallait chanter avec sentiment des airs tendres ou passionnés, cela me devenait impossible. Je n'osais traduire tout haut les impressions de mon cœur, je ne pouvais saisir celles à l'usage de tout le monde... » (I, 153-154).*

*Cette « pudeur vocale » ne dura point : audacieuse par tempérament, aimant à plaire et à briller en société, douée par ailleurs d'une voix chaude et prenante, la jeune fille, en réalité, remportait de fort jolis succès lorsqu'elle se produisait, à Villers-Hellon ou dans les salons de la banque. Ses compositeurs préférés étaient Mozart, Beethoven, Gluck et Weber, ce qui témoigne d'un goût assez sûr ; elle chantait volontiers des airs du* Barbier, *dont elle connaissait à fond toute la partition, ou de* Nonna, *le* Requiem *de Mozart, la* Romance de l'Abencérage, *le* Lac, *les* Huguenots, Sémiramis, *ou ce qu'elle nomme « les agonies musicales » de Schubert. Aux mélomanes moins avertis, elle offrait tout bonnement* Le Postillon de Longjumeau.

*Tels étaient les goûts, les habitudes et la formation intellectuelle de Marie Cappelle lorsqu'elle épousa le gros Lafarge et partit pour l'attristant Glandier.*

*A cette époque, elle avait découvert George Sand et goûtait fort* Indiana. *Sitôt qu'elle fut en Limousin, toutefois, elle s'aperçut qu'une pareille littérature avait eu pour seul effet de scandaliser la pruderie bourgeoise des provinciaux. Une tante de son mari, M^me^ Pontier, se chargea de l'édifier à cet égard, lui enseignant ce qu'une femme « comme il faut »* pouvait *et* ne pouvait pas *admirer :*

*« Elle me parla beaucoup de littérature, du mauvais goût de Victor Hugo, qui se permettait de ne pas calquer Racine, de la démence d'Alexandre Dumas, de la sublime grandeur des poètes de l'Empire, et par-dessus tout de l'immoralité de M^me^ Sand, qui écrivait comme une* cuisinière *et pensait comme une* poissarde. *Ma chère tante m'assura qu'on ne recevait* cette dame *dans aucun salon honnête de La Châtre, que les femmes qui se respectaient ne savaient même pas son nom et qu'elle venait de se brouiller, je crois, avec un sous-préfet qui avait voulu perdre M. Pontier en lui prêtant une œuvre infâme qui s'appelait* Lélia *! J'osai lui avouer que j'avais lu* Indiana *et que j'admirais au moins la magie et l'entraînement de cette belle prose, splendide et gracieuse comme un diamant caché dans les feuilles d'une rose. Elle leva les yeux au ciel et, s'étonnant de tant de perversité dans un âge aussi tendre, se mit à exercer sa verve et son esprit au détriment de sa famille qu'elle me fit connaître charitablement en plaçant auprès de chacun des grands-parents un péché mortel, en donnant une auréole de petits péchés véniels aux cousins, neveux, petits-cousins, etc. » (II, 115-116).*

*Dans un milieu semblable, M^me^ Lafarge, complètement dépaysée, dut sacrifier provisoirement la littérature — c'est-à-dire s'immoler elle-même, puisqu'elle ne vivait guère, à l'en croire, que par* le cœur, l'âme, la poésie, *ces mots qui reviennent si souvent sous sa plume. Parmi les petits bourgeois campagnards qui méprisaient M^me^ Sand et lisaient avidement, encore qu'en cachette, les stupides et vulgaires romans de Paul de Kock, la jeune femme se sentit perdue, naufragée, exilée dans une tribu hostile et sauvage. Les rives de la Vézère, toujours, lui demeurèrent moins familières que celles du Meschacébé.*

*L'état d'esprit qui fut celui de Marie Cappelle — et même, plus tard, celui de M^me^ Lafarge — c'est Flaubert, quinze ans après « l'affaire », qui l'analysera pour nous, d'après nature, en peignant* Madame Bovary. *Le tableau du Maître est entouré d'un cadre normand et le personnage du portrait réduit aux proportions d'une fille de fermier, mais la peinture est juste et la ressemblance fidèle — génialement :*

*« Au lieu de suivre la messe, elle regardait dans son livre les vignettes pieuses bordées d'azur et elle aimait la brebis malade, le sacré cœur percé de flèches aigües, ou le pauvre Jésus qui tombe en marchant avec sa croix. Elle essaya, par mortification, de rester tout un jour sans manger. Elle cherchait dans sa tête quelque vœu à accomplir.*

*» Quand elle allait à confesse, elle inventait de petits péchés afin de rester là plus longtemps, à genoux dans l'ombre, les mains jointes, le visage à la grille, sous le chuchotement du prêtre. Les comparaisons de fiancé, d'époux, d'amant céleste et de mariage éternel qui reviennent dans les sermons lui soulevaient au fond de l'âme des douceurs inattendues...*

*» Comme elle écouta, la première fois, la lamentation sonore des mélancolies romantiques se répercutant à tous*

*es échos de la terre et de l'éternité !... Elle n'aimait la mer qu'à cause de ses tempêtes, et la verdure seulement lorsqu'elle était clairsemée parmi les ruines.* Il fallait qu'elle pût retirer des choses une sorte de profit personnel; et elle rejetait comme inutile tout ce qui ne contribuait pas à la consommation immédiate de son cœur — étant de tempérament plus sentimental qu'artiste, cherchant des émotions, et non des paysages.

» *Dans ses lectures, ce n'étaient qu'amours, amants, amantes, dames persécutées s'évanouissant dans des pavillons solitaires, postillons qu'on tue à tous les relais, chevaux qu'on crève à toutes les pages, forêts sombres, troubles de cœur, serments, sanglots, larmes et baisers, nacelles au clair de lune, rossignols dans les bosquets,* messieurs *braves comme des lions, doux comme des agneaux, vertueux comme on ne l'est pas, toujours bien mis et qui pleurent comme des urnes... Avec Walter Scott, plus tard, elle s'éprit de choses historiques, rêva bahuts, salle des gardes et ménestrels. Elle aurait voulu vivre dans quelque vieux manoir, comme ces châtelaines au long corsage qui, sous le trèfle des ogives, passaient leurs jours, le coude sur la pierre et le menton dans la main, à regarder venir du fond de la campagne un cavalier à plume blanche qui galope sur un cheval noir...* »

*Et Marie Cappelle, tout comme Emma Rouault, possédait de ces keepsakes à reliure de satin, tout gonflés d'images bêtement sentimentales :*

« *Elle frémissait en soulevant de son haleine le papier de soie des gravures, qui se levait à demi-plié et retombait doucement contre la page. C'était derrière la balustrade d'un balcon un jeune homme en court manteau qui serrait dans ses bras une jeune fille en robe blanche, portant une aumônière à sa ceinture, ou bien les portraits anonymes de ladies anglaises à boucles blondes qui, sous leur chapeau de paille rond, vous regardent avec leurs grands yeux clairs. On en voyait d'étalées dans des voitures, glissant au milieu des parcs, où un lévrier sautait devant l'attelage que conduisaient au trot deux petits postillons en culotte blanche. D'autres, rêvant sur des sofas près d'un billet décacheté contemplaient la lune, par la fenêtre entr'ouverte, à demi drapée d'un rideau noir. Les naïves, une larme sur la joue, becquetaient une tourterelle à travers les barreaux d'une cage gothique, ou, souriant la tête sur l'épaule, effeuillaient une marguerite de leurs doigts pointus, retroussés comme des souliers à la poulaine. Et vous y étiez aussi, sultans à longues pipes, pâmés sous des tonnelles, au bras des bayadères, djiaours, sabres turcs, bonnets grecs, et vous surtout, paysages blafards des contrées dithyrambiques, qui souvent nous montrez à la fois des palmiers, des sapins, des tigres à droite, un lion à gauche, des minarets tartares à l'horizon, au premier plan des ruines romaines, puis des chameaux accroupis; le tout encadré d'une forêt vierge bien nettoyée, et avec un grand rayon de soleil perpendiculaire tremblotant dans l'eau, où se détachent en écorchures blanches, sur un fond d'acier gris, de loin en loin, des cygnes qui nagent.* »

*Et voici Emma Rouault quand elle perdit sa mère — Marie Cappelle au décès du colonel :*

« *Elle se fit faire un tableau funèbre avec les cheveux de la défunte et, dans une lettre qu'elle envoyait aux Berteaux, toute pleine de réflexions tristes sur la vie, elle demandait qu'on l'ensevelît plus tard dans le même tombeau... Elle se laissa donc glisser dans les méandres lamartiniens, écouta les harpes sur les lacs, tous les chants de cygnes mourants, toutes les chutes de feuilles, les vierges pures qui montent au ciel, et la voix de l'Eternel discourant dans les vallons.* »

*Enfin, voici Marie-Emma au lendemain de son mariage :*

« *... Il fallait qu'elle se fût trompée, songeait-elle. Et Emma cherchait à savoir ce que l'on entendait au juste, dans la vie, par les mots de* félicité, *de* passion *et d'*ivresse, *qui lui avaient paru si beaux dans les livres.* »

*On pourrait multiplier à l'infini ces citations de* Madame Bovary *que les admirateurs de Flaubert, seuls, ne trouveront pas trop longues. M*me *Bovary, en effet, quoi qu'on en aie dit et quoi qu'en ait dit Flaubert lui-même, c'est M*me *Lafarge, M*me *Lafarge transposée dans le milieu de Delphine Delamare, voilà tout. M*me *Lafarge avait pénétré de même dans l'œuvre de Balzac ; plus tard, la littérature ne renoncera pas à cette malheureuse qui fournit un si beau* sujet [1] *et continuera d'exploiter ses travers, ses faiblesses et ses crimes. C'est elle, d'ailleurs, qui l'aura voulu, car elle aura tout fait, en sa courte vie, pour s'immortaliser elle-même* par la plume et le poison.

* * *

*Condamnée aux travaux forcés à perpétuité le 19 septembre 1840, M*me *Lafarge fut incarcérée à Tulle ; elle ne quittera cette prison qu'en novembre de l'année suivante, pour être transférée à la Maison centrale de Montpellier.*

*Les treize mois qu'elle doit passer à Tulle, dans sa première prison, la condamnée va en consacrer la plus grande partie à rédiger ses* Mémoires. *Elle a trois raisons d'entreprendre ce travail, trois raisons qui, dans l'ordre d'importance, peuvent s'énoncer ainsi : obtenir la révision de son procès et la remise de sa peine ; fournir à la postérité une autobiographie qui prolonge son souvenir dans la mémoire des hommes ; enfin, secouer l'ennui qui la ronge dans sa cellule. On pourrait ajouter une quatrième raison* [2], *aussi bonne, aussi valable que les précédentes : dès sa jeunesse, Marie Cappelle a rêvé d'écrire — comme M*me *Sand, qu'elle admire tant, comme la baronne de Staël, qui fut l'amie de son grand-père Collard, comme Félicité de Genlis, son aïeule, de* graphomaniaque *mémoire* [3].

---

[1] L'un des meilleurs romans consacrés à Mme Lafarge, l'un des plus récents, aussi (1934), est celui de Marcelle Tinayre, *Château en Limousin.*

[2] Et même une cinquième, la meilleure, peut-être: le désir qu'avait la condamnée d'*exécuter* ses ennemis par la plume.

[3] Ruinée, ruiniforme, ridicule, la vieille coquette écrivait encore en 1830, l'année de sa mort: elle avait quatre-vingt-quatre ans.

Graphomane: *les psychiatres, qui se croient tenus d'accoler des noms morbides à toutes les manifestations de la personnalité, ont rangé* M^me^ *Lafarge sous cette étiquette* [1]. *D'autres, méprisants, se sont bornés à signaler dédaigneusement que la criminelle du Glandier se doublait d'un* bas-bleu. *A de rares exceptions près, les curieux qui étudieront le « cas Lafarge » ne verront d'ailleurs, dans les écrits de la jeune veuve, que distraction futile; on fera peu de cas de ces pages un peu mièvres et, à force de chercher la femme, on oubliera de remarquer l'écrivain. Il est vrai que les* lafargistes *fervents, aveuglés de parti-pris et saouls d'idées toutes faites, accepteront comme paroles d'Evangile les déclarations de leur idole, si invraisemblables, si manifestement controuvées qu'elles puissent être.*

*Ecrivain et criminelle,* M^me^ *Lafarge, nous l'avons dit au seuil de cette étude, est loin de constituer un phénomène exceptionnel, un cas unique; l'empoisonneuse du Glandier, en écrivant ses* Mémoires, *vient illustrer cette affirmation d'une preuve nouvelle. Agissant de la sorte, elle ne fit que se conformer à la tradition quasi-constante que l'on a pu observer, de tout temps, chez les vedettes de la Cour d'assises. Tous les premiers rôles de la scène criminelle, magistrats et sociologues le savent bien, ont éprouvé le besoin de rédiger leurs souvenirs. Certains le firent avec contrition; d'autres — le plus grand nombre — se vantèrent cyniquement de leurs forfaits qu'ils exposèrent dans une totale impudeur, avec un grand luxe de détails. Lacenaire, le poète-assassin, rédigeait ses* Mémoires *en attendant de monter sur l'échafaud; le jour même de son exécution, dans le petit matin blême et glacé, il plastronnait: « M. Hugo a fait un bien beau livre,* Le Dernier jour d'un Condamné. *Eh bien! je suis sûr que si l'on m'en laissait le temps, je l'*enfoncerais... » *Troppmann, un demi-siècle plus tard, griffonnait des fragments de son propre panégyrique et déclarait avec suffisance: « Mon nom est maintenant connu de toute la France, et même de toute l'Europe. Si je le voulais, je pourrais vendre 10.000 francs au moins le droit de publier ma photographie. » Vacher, Soleilland, Gouffé ne raisonnaient pas autrement.*

*Pour la Dame de l'Arsenic, si différente de ces immondes brutes, le cas n'est évidemment pas le même. Elle écrivait par goût, et non pour se vanter d'un crime qu'elle prétendit toujours n'avoir pas commis. C'est même pour imposer au public la conviction de son innocence qu'elle a pris la plume; Lachaud, son jeune et amoureux avocat, le lui a conseillé. Au lendemain du procès, il n'a pas perdu l'espoir d'une révision, non plus que sa cliente. Au pis aller, songent-ils, on peut au moins compter sur une mesure de grâce — mais pour cela, il faut agir, il faut en appeler à l'opinion, il faut passionner la foule en lui soumettant le procès, en lui offrant de le juger une seconde fois. En quelques semaines, la condamnée de Tulle, dûment stylée par Lachaud, couvrit de sa haute écriture pointue une énorme liasse de feuillets qu'elle lui envoya immédiatement:*

*« Je vous ai obéi et je vous envoie mon travail, lui mandait-elle au début de 1841. Disposez-en ainsi que vous le jugerez convenable. Je déclare que ces* Mémoires *sont à vous et que je me dessaisis de tous mes droits pour vous les donner* [1]. *Ce que j'ai écrit est à vous,* M^e^ *Lachaud, mon avocat, mon ami. »*

*En conseillant à la condamnée de rédiger elle-même un* mémoire justificatif, *le jeune avocat limousin, persuadé de son innocence, ne violait en rien les traditions du barreau. C'était la coutume, à l'époque, de saisir l'opinion publique avant, pendant, et même après les débats, en lui communiquant les éléments de la cause par des brochures, des factums et publications diverses. Dans toutes les grandes affaires, on procédait ainsi et les pouvoirs publics, plus d'une fois, avaient été éclairés par les arguments diffusés de la sorte.*

*Sitôt qu'il fut en possession du manuscrit Lafarge,* M^e^ *Lachaud se mit en devoir de trouver un éditeur. Il n'eut aucun mal pour cela: « l'affaire » avait fait assez de bruit pour assurer un beau succès aux* Mémoires *de la condamnée et les éditeurs que la spéculation alléchait se présentèrent en foule. Après avoir soigneusement trié les postulants, l'avocat choisit M. René, un imprimeur-éditeur installé, depuis plusieurs années déjà, au 32, rue de Seine.*

*Sans prétendre rivaliser avec les Furne, les Gosselin, les Pourrat, et autres magnats de la librairie française, la firme d'A. René &* C^le^ *était une maison sérieuse qui jouissait d'une bonne et solide réputation commerciale. Elle se recommandait par la qualité de ses publications, uniquement composées d'ouvrages sérieux destinés aux gens bien pensants. Sur ses presses avaient été tirés* Auguste et Noémi, *recueil poétique vendu au profit des inondés du Midi; la* Galerie des Contemporains illustres, *livraisons à trente centimes, du format in-18, dont l'auteur signait avec modestie « Un Homme de Rien »; la* Harpe des Peuples, *qui n'était autre chose que les* Paroles d'un Croyant, *« mises en vers avec beaucoup de talent, selon le témoignage de M. de Lamennais lui-même »* [2]. *L'éditeur René s'était acquis un titre à la reconnaissance des*

---

[1] Certains *graphomanes* ont laissé un nom dans les Lettres; on peut citer, pêle-mêle, dans les genres les plus divers, Voltaire (80 volumes), Albert le Grand (21 volumes *in-folio*), Lope de Vega (2000 tragédies), l'abbé Prévost (170 volumes), Restif de la Bretonne (200), Dumas père (700), etc.

[1] Cette générosité n'est qu'apparente: frappée de « mort civile » par l'arrêt de la Cour d'assises, M^me^ Lafarge ne pouvait plus rien recevoir, ni donner. Mais l'empoisonneuse jouit toujours d'un régime de faveur; les autorités de la prison la laissèrent libre d'exercer son « métier d'écrivain » au mépris du règlement et elle put même toucher ses *droits d'auteur* grâce à la complicité d'intermédiaires dévoués — dont le naïf Lachaud.

[2] Les *Paroles d'un Croyant* s'étaient changées en *Harpe* grâce au talent poétique d'un sieur Mercier (Théophile), écrivaillon aussi fécond que soporifique. En 1841, ce Mercier, toujours à l'affût de la publicité, avait adressé à M^me^ Lafarge, détenue à Tulle, un exemplaire de son livre *Madame Lavallette, nièce de Joséphine* (Paris, Ledoyen, 1839, in-8). La

*historiens et des curieux en publiant une réimpression de l'ancien* Moniteur *pour la période de mai 1789 à novembre 1799, les numéros de ces dix années d'orage étant devenus extrêmement rares et faisant défaut dans la plupart des bibliothèques. La maison de la rue de Seine éditait en outre plusieurs revues: d'abord l'*Institut, *«journal général des travaux scientifiques de la France et de l'étranger», fondé en 1832; puis l'*Investigateur, *organe mensuel de l'Institut historique; enfin, dans un ordre d'idées bien différent,* La Jeunesse morale et religieuse, *petite revue de 48 pages in-12, «avec vignettes gravées exprès», qui, selon le catalogue des éditeurs, se distinguait «par une grande connaissance des passions des enfants et par la solidité des principes qui leur sont enseignés, lesquels ont tous pour base le plus pur christianisme». Dans ce même catalogue, relevons encore, outre l'obligatoire* Bibliothèque des Demoiselles, *une «Ode à Gutenberg» publiée à l'occasion de l'inauguration de sa statue à Strasbourg,* Le Fil d'Ariane, *indicateur complet destiné au visiteur du Musée national de Versailles, et enfin les* Inspirations religieuses, *«composées par un vieillard de 86 ans».*

*Cette énumération montrera, mieux que tout commentaire, de quelles respectables marchandises se composait le «fond d'édition» de la maison René. Les éditeurs de la rue de Seine, on le voit, étaient gens sérieux, qui ne se fussent jamais avisés d'imprimer, pour des raisons de lucre et de basse spéculation, un ouvrage pouvant porter atteinte aux bonnes mœurs, à la foi et aux idées reçues. Ils n'étaient point rétrogrades, toutefois — loin de là! A preuve l'un des derniers ouvrages sortis de leurs presses,* Le Magnétisme opposé à la Médecine, *par le baron du Potet. Dans ce livre révolutionnaire, les cures miraculeuses du gentilhomme-magnétiseur étaient fidèlement exposées, au grand dam de «ses détracteurs de l'Académie de médecine».*

*C'est probablement pour montrer le souci qu'ils avaient de se tenir ainsi à l'avant-garde du progrès que M. René et ses associés acceptèrent les* Mémoires *de Marie Cappelle. L'ouvrage, d'ailleurs, leur avait été présenté par Me Lachaud, jeune et séduisant avocat dont on disait grand bien; d'autres personnages, non moins dignes de confiance, avaient servi de caution au manuscrit et à son auteur.*

---

*(Fin de la note [3] page 35.)*
condamnée l'avait remercié de son envoi par une lettre dithyrambique: « Oh ! merci, Monsieur, de cette goutte de miel mêlée à mon calice... »

La correspondance continua pendant toute l'année 1841 (16 avril, 18 mai, 8 juillet, 25 juillet, etc.); naturellement, Mercier était *lafargiste*, ce qui lui vaut les bénédictions de la condamnée: « Je vous remercie, ou plutôt je remercie Dieu qui voulut vous mettre dans les rudes sentiers de ma triste vie, comme une consolation, comme un guide... Plaignez-moi, surtout aimez-moi toujours... » Ebloui, Mercier se fendit d'une *Harpe*, ce qui lui valut de nouvelles bénédictions, accompagnées de cette phrase proprement napoléonienne: « Je suis bien fière de vous. »

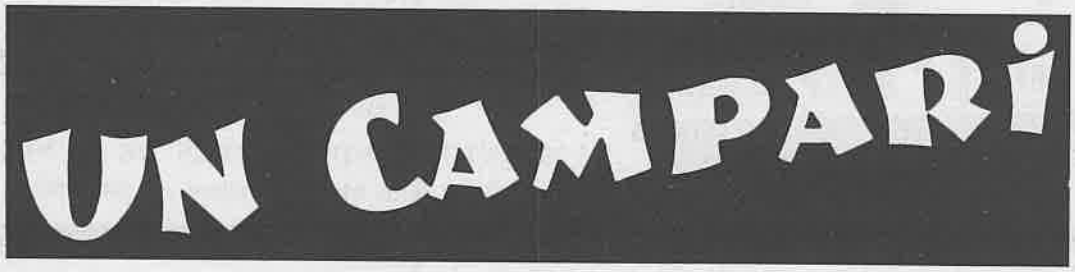
---

# A TRAVERS LE MONDE[1]

par Me Christophe ECKENSTEIN

*Avocat au Barreau de Genève*

## LA PROTECTION DE L'ENFANT DANS LES PROCÈS DE MŒURS

*L'Etat d'Israël vient de promulguer une loi interdisant l'interrogatoire par la police, ou par un juge, d'enfants de moins de 14 ans ayant été soit victimes soit témoins oculaires de délits sexuels. Seuls des interrogateurs spécialisés («youth interrogators»), nommés à cette fin par le Ministère de la Justice sur préavis d'une commission d'experts, pourront procéder à des tels interrogatoires. Le «youth interrogator» soumettra ensuite son*

[1] Cette rubrique comporte des textes originaux et des extraits de la grande presse. Nous avons été dans l'obligation de renvoyer au prochain numéro la plus grande partie de notre chronique.